

DIONYSOS DANS L'INDE

Pierre LÉVÊQUE*

L'espace est une des composantes majeures de la mythologie grecque, comme Isabelle Ducotey l'a bien montré dans sa thèse sur l'espace dans la *Bibliothèque* d'Apollodore.

Dionysos est fondamentalement un dieu du parcours, errant sans cesse en compagnie de ses Bacchants. Mais on lui prête aussi des expéditions très lointaines, centrées sur des objectifs précis, comme c'est le cas dans sa conquête de l'Inde.

Un corpus plus riche que cohérent

Il existe un corpus de textes bien constitué, en liaison avec l'expédition orientale d'Alexandre le Grand, qui permet une documentation entièrement renouvelée et met en place une structure chronologique tripartite avec trois épopées successives, dont chacune prépare la suivante – selon le motif bien connu pour la colonisation de la *precedenza* qui justifie la prise de possession du sol par les colons grecs du fait qu'Héraclès les a précédés dans cette voie - :

- celle du dieu Dionysos;
- celle du héros Héraclès (datée de 15 générations après celle de Dionysos, d'après Arrien, *Inde*, 9, 10);
- celle du héros / dieu Alexandre.

Rappelons successivement des textes d'Arrien, de Diodore, de Polyen, de Strabon, qui constituent l'essentiel du dossier.

* Université de Franche-Comté – “Centre de Recherches d'Histoire Ancienne”. Besançon-França.

ARRIEN. *L'anabase d'Alexandre*

5.1. Alexandre, passant près de Nysa, reçoit le chef de la ville, Acusis, qui lui raconte qu'elle fut fondée par le dieu regagnant la Méditerranée après sa conquête de l'Inde : il y installe un groupe de ses *Bacchoi*, lui donnant le nom de Nysa en souvenir de sa nourrice. Acusis fournit pour preuve de ce passé glorieux le fait que le lierre pousse ici, alors qu'il ne vient nulle part ailleurs dans l'Inde.

5.2. Alexandre, flatté, laisse la liberté à Nysa. Il monte sur le mont Méros avec ses compagnons et un détachement de fantassins. Ses hommes sont ravis de voir tant de lierre et de laurier. Alexandre y sacrifie à Dionysos et fait bonne chère avec ses compagnons. Et Arrien de conclure: "Certains ont rapporté, si l'on peut croire cette histoire, que les plus exaltés des Macédoniens se couronnèrent de lierre et, sur l'invitation du dieu, furent possédés par Dionysos, poussèrent le cri dionysiaque et firent les Bacchants (*Bakxevoai*).

6.28. Alexandre entre dans le jeu et en Carmanie, sur son retour de l'Inde, il organise une mascarade mystique, avec flûtes, guirlandes, chasses, banquets raffinés, à "l'imitation d'une *baccheia* de Dionysos" (npoiç uiunoiv rñç Atovúoou Bakxeiaç). Il se voit accorder le surnom de *Thriambos*. Doutes très exprès d'Arrien sur cette anecdote.

ARRIE, *l'Inde*

5.8-9. "Avant Alexandre, suivant une tradition très répandue, Dionysos aurait mené une expédition contre les Indiens et les aurait soumis; Héraclès aussi, selon une version moins assurée. Pour la campagne de Dionysos, la ville de Nysa est un témoignage de très grande valeur, ainsi que le mont Méros, le lierre qui y pousse, l'habitude des Indiens d'aller au combat en frappant des tambours et des cymbales, leurs vêtements bigarrés comme ceux des Bacchants.

7. Politique civilisatrice de Dionysos sur les Indiens, qui n'avaient ni villes, ni temples, se vêtaient de peaux de bêtes et se nourrissaient d'écorces d'arbres et de bêtes capturées. Dionysos, lui,

- fonde des villes et leur donne des lois,
- introduit le vin,
- enseigne les semailles et donne les graines,
- montre l'utilisation de la charrue et fait du plus grand nombre des cultivateurs,
- les équipe pour la guerre,
- "leur apprend à vénérer tous les dieux et particulièrement lui-même en frappant des cymbales et des tambours" et à danser la danse satyrique dite *cordax*,
- "leur donne l'habitude de porter une longue chevelure en l'honneur du dieu, de se coiffer d'une mitre et de s'oindre de parfums".

8. A son départ, Dionysos établit comme roi Spatembas, à qui succéda son fils Boudyas...

DIODORE

- Diodore (3,63) distingue trois Bacchus, dont le premier en date est Indien. Il invente l'usage du vin et la culture des fruitiers. Il parcourt la terre à la tête d'une armée et enseigne l'art de la vigne et du vin. Il meurt et est mis au rang des Immortels.
- Diodore (2.38) Dionysos conquiert l'Inde. Son armée ravagée par une épidémie, il s'établit sur les montagnes où vents frais et eau pure chassent la maladie. Cet épisode se passe sur le Méros. Il se révèle alors un héros culturel, apprenant aux Indiens la viticulture, les fondations de villes, les cultes, les lois. Il meurt de vieillesse après un règne de 52 ans.

POLYEN. *Stratagèmes*, 1, 1-2.

- 1. Dans son expédition dans l'Inde, Dionysos ne vêt ses soldats que de vêtements longs et de nébrides, il ceint le thyrsos de lierre, il donne le signal avec des cymbales et des tambours. Il enivre ses ennemis et les livre à l'orgie et c'est ainsi qu'il met l'Inde en sa possession.
- 2. Son armée étant anéantie par une chaleur intolérable, il occupe une montagne à trois cimes (dont l'une est le Méros). Tableau idyllique: sources, animaux, richesse et prospérité, neige... L'armée reconfortée, il attaque l'ennemi dans la plaine et le met en fuite.

STRABON, 15,58.

En revanche, quand Mégasthène prétend, à propos des philosophes indiens, que ceux de la montagne sont des adeptes inspirés du culte de Dionysos, qui même invoquent, comme autant de preuves de l'origine indienne de ce culte, la présence en leur pays de la vigne sauvage inconnue soi-disant partout ailleurs, la présence aussi du lierre, du laurier, du myrte, du buis et d'autres arbustes au feuillage persistant, dont pas un ne croît au delà de l'Euphrate si ce n'est à l'état de rareté dans des parcs ou jardins d'agrément et à grand renfort de précautions et de soins; quand il cite, toujours comme pratiques dionysiaques, l'usage de porter la sindoné et la mitre, de se parfumer tout le corps et s'en teindre certaines parties avec des essences de fleurs, l'usage aussi de faire marcher des tambours et des trompettes en tête du cortège dans les sorties solennelles des rois; quand il nous montre, en regard des philosophes de la montagne

adorateurs de Bacchos, ceux de la plaine voués au culte exclusif d'Héraclès, il retombe là dans la pure fiction et s'expose à de trop faciles démentis, notamment en ce qui concerne la vigne et le vin..

Shiva si proche de Dionysos

Je n'entreprendrai pas de critique des sources sur des textes tant décriés, et dont la vraisemblance est parfois mise en doute par leurs auteurs eux-mêmes.

Je m'intéresse davantage aux lignes de forces qui se dégagent:

- la conquête de l'Inde par Dionysos est représentée comme faite par un Indien ou par un Grec, par un dieu ou par un homme qui recevra en récompense l'apothéose.
- Dionysos est un héros culturel, qui donne aux hommes bien autre chose que le vin: la civilisation. Vin et culture correspondent ici à blé et culture dans l'*Hymne homérique à Déméter*. Et les transes bacchiques sont le précieux présent du dieu, homologues des "saintes orgies" d'Eleusis. Ce sont là syntagmes qui font sens.
- Dionysos est représenté avec son cortège de Bacchants, transformés ainsi en soldats, et tout l'attirail spécifique des liturgies bacchiques.
- le contraste, la contradiction sont graves entre plaines et montagnes: Dionysos est un dieu de la montagne et c'est là seulement qu'il peut raffermir les forces de son armée.
- la ville de Nysa et le mont Méros apparaissent comme des repères par excellence de reconnaissance topographique, destinés à donner de la crédibilité à l'ensemble du récit. Un jeu de mots a rassuré les Grecs: si dans l'Inde le mont Meru est la montagne mythique de la cosmologie hindoue, le nom pouvait

s'interpréter en grec comme Méros, "la Cuisse", par allusion à la naissance spécifique de Dionysos.

Il y eu tant de discussions au sujet de ces textes (K. Karttunen, 210 sq., avec un relevé important des hypothèses antérieures) qu'on est saisi de quelque langueur. C'est peut-être qu'on les a trop traités en philologue, sans chercher à comprendre le vécu religieux qu'ils recouvrent.

Les Grecs ont procédé par équations, comme il est expressément dit dans Mégasthénès. Ces équations sont au reste certainement plus anciennes et K. Karttunen (213) a raison de signaler qu'elles remontent au moins à l'expédition d'Alexandre (comme les équations égyptiennes, du type Isis = Déméter, sont antérieures à Hérodote et même à Hécatée de Milet). Ces équations sont par nature approximatives (comme quand on écrit: déesse hippopotame Epet = Aphrodite !); elles ne tiennent pas compte des traits les plus concrets, des évolutions, des dieux qui, selon les lieux et les temps, ont plusieurs noms... Mais, compte tenu de l'importance de la présence, dans l'Inde du Nord-Ouest, des "Yavanas omniscients" (ainsi s'exprime le *Mahabharata* dans un passage tardif, 8, 30, 80a : *sarvajna Yavanah*), il paraît difficile que cette distinction de deux courants ne repose pas sur une réalité globale, traductible en grec par les fortes personnalités d'Héraclès et de Dionysos.¹

Laissons de côté Héraclès. Shiva est un personnage très attachant: dieu des énergies cosmiques dominées par la sexualité, il incarne toutes les forces du monde primitif, de la montagne qui pointe vers le ciel, des animaux les plus ardents, des hommes qui se perdent et se trouvent dans la danse. Comment les Grecs n'auraient-ils pas reconnu en leur Dionysos?

¹ Vision bien dégagée déjà dans l'édition des fragments de Mégasthénès par E.-A. Schwanbeck en 1846 p. 44: "Primus narravit Megasthenes ut dubitare non amplius possimus, quibus deis Dionysi nomen et Heraclès Graeci attribuerint". - Vue contestée notamment par A. Dahlquist, *Megasthenes*, Stockholm 1962, qui croit, à tort, pouvoir montrer que les deux dieux sont non pas Krishna, mais Indra, et non pas Shiva, mais une divinité non-aryenne des collines.

1. hiérogamie montagnarde de Shiva.

Un lien puissant réunit Shiva aux montagnes: son mariage avec Parvati, la fille du roi des montagnes. Le *Shiva Purana (Rudra Samhita, 37 à 51, abrégé dans A. Daniélou)* raconte ces noces, où la somptuosité se mêle à la violence:

Le roi des montagnes, accompagné de toutes les montagnes, vint s'incliner devant Shiva, assis sur son taureau, couvert de bijoux et souriant. Sa beauté illuminait les quatre coins de l'espace, sa couronne resplendissait. De son corps émanait une divine lumière. Il était entouré par les dieux qui l'éventaient et portaient des chasse-mouches. Il fut reçu par le roi des montagnes avec de grands honneurs et beaucoup de cérémonie. (Daniélou, 1979, p.106 ss.)

Cérémonie dont les débuts sont d'ailleurs incertains, car Shiva ne peut - et pour cause - donner sa généalogie, sa caste, ses ancêtres védiques. Heureusement que le sage Narada apporte la réponse congruente:

Shiva est l'être suprême, il n'a point d'ancêtres, ni de famille, sa seule famille est la parole divine. Il est le Soi primordial.

Dès lors un seul incident trouble les noces: Parvati la fille des montagnes est si belle que le dieu Brahma, rien qu'à la voir, laisse échapper son sperme, au grand courroux du marié: la semence se répand en jets étincelants, dont naissent de nombreux sages qui, sur la Montagne des parfums, devinrent des fidèles de Shiva. Bien que le cycle grec d'Erichonios ne soit pas rattaché à Dionysos, on y retrouve le vieil archétype: **sperme divin + terre = descendance illustre**

Ces noces campagnardes s'accordent au mieux avec la nature profonde dudieu, dieu vertical, toujours debout (immobile ou dansant) et qui se confond avec son phallos, dressé verticalement jusqu'à l'infini dans un sens comme dans l'autre.

2. Les "dévots" de Shiva

Les adeptes du culte extatique de Shiva sont les *bhaktas*, "dévots" que l'on compare souvent naturellement aux Bacchants, même si les deux mots n'ont aucune parenté (malgré A. Daniélou, 1979, p.129) – Bacchos étant sans doute un mot lydien – Ils vivent en dehors de la société humaine, souvent en ascètes nus, les cgeveux en broussailles, dansant et chantant des hymnes passionnés, parvenant jusqu'à une extase où ils comprennent la pensée des animaux sauvages.

3. Shiva et les animaux.

Shiva entretient des rapports d'une extrême complexité avec le monde animal. Contentons-nous dévouer le taureau et la panthère.

On veut voir dans le fameux *ex-voto* de Mohenjo-Daro une image de Sivaht taureau, ithyphallique, assis en posture de Yoga: le dieu évoque à la fois le rut terrible de la Nature et la maîtrise des positions, et ce dès le troisième millénaire. Par la suite, le dieu est toujours représenté monté sur un taureau ou accompagné d'un taureau. Dans ses temples, le taureau est figuré face au sanctuaire et les fidèles viennent toucher ses bourses pour acquérir sa vitalité et sa puissance sexuelle. Inutile de rapperler l'importance homologue du taureau, parèdre de la déesse Mère, en Anatolie, en Crète, en Grèce (où il conserve l'épithète rituelle de Tauros).

Quant à la panthère, elle est le véhicule de Parvati, qui anime à la monter selon un archétype visible ausi en Anatolie depuis le sanctuaire de Çatal Hüyük, où déesses mère et fille et enfant divin sont montés sur des

félins (en l'occurrence des léopards). Dionysos, en tant qu'enfant divin, est accompagné de panthères, qui peuvent tirer son char et fournissent leurs peaux à ses sectateurs.

4. *Shiva, Seigneur de la danse.*

Fonction fondamentale: Shiva est le "Seigneur de la danse" (*Nataraja*). "Le principe qui donne naissance aux mondes, aux diverses formes d'être, comme un principe harmonique et rythmique, symbolisé par le rythme des tambours, les mouvements de la danse. Shiva, en tant que principe créateur, ne profère pas le monde, il le danse" (Daniélou, 1979, p. 249).

Il a appris la danse à ses fidèles, la danse orgiastique qui réveille l'énergie primordiale sous sa forme rythmique, et qui fait d'eux des possédés. C'est le cas notamment du *Kirtana*, qui loue le dieu par des liturgies aux mouvements rythmés, créatrices de transes, et qu'on a comparé au dithyrambe.

Pour mieux caractériser ce génie affolé / affolant des montagnes, on peut avoir recours encore (avec K. Karttunen, 1989, p. 216 sq.) à un texte du *Mahabharata* (chap.30 du *Karnaparvan*) qui évoque les montagnards du Pendjab et leur vie scandaleuse, éloignée de tout *dharma*: ils boivent, mangent des nourritures interdites, rient-chantent-dansent avec des femmes, dans la ville et hors la ville. Ces asociaux d'une telle vitalité relèvent pleinement du "Proto-Shiva / Dionysos" (Karttunen, 1989, p. 218).

Un Shiva hautement syncrétique

Au moment où écrit Mégasthénès, notre source principale - et qui reste d'une valeur cardinale malgré les sarcasmes de Strabon - , on est au coeur d'une évolution rapide de la religion, qui s'accélère du moins à

partir de la fin du 4^e siècle : une importance décisive est alors accordée à la Bhakti (“dévotion passionnée”), non seulement dans le bouddhisme, mais aussi dans le culte des dieux de la Trimurti.

Un néo-vishnouisme (Tarn, 1966, p.406) apparaît dans le centre de Mathura, réputé lieu de naissance de Krishna (incarnation de Vishnou) et ville citée par Mégasthènes - ce qui est un argument très puissant en faveur de l'ambassadeur contre Strabon -.

Une découverte monétaire capitale est représentée par la pièce exhumée à Aï Khanoum en Afghanistan et qui représente deux dieux indiens, Vasudéva-Krishna et son frère. Laissons la parole à P. Bernard, qui en marque bien l'importance historique.

Le document religieux le plus important qui soit sorti de notre fouille concerne toutefois non pas la Bactriane grecque mais l'Inde hellénisée Il s'agit de drachmes d'argent d'un type inédit frappées par le roi Agathocle qui régna sur le Pendjab aux environs de 170 avant J.-C. Hormis le nom du roi en grec “basilêos Agathoklêous” “(monnaie) du roi Agathocle”, tout dans ces monnaies vient de l'Inde, la traduction sur le revers en langue (prâkrit) et alphabet (brahmi) locaux de cette légende, la forme carrée des flans, le personnages représentés sur ces monnaies selon les conventions de l'art archaïque indien, et les divinités qu'ils incarnent. Les deux personnages masculins figurés sont en effet des dieux indiens, vêtus à l'indienne d'un pagne à mi-jambes et d'un châle accroché aux bras et tombant sur le devant du torse nu, à quoi s'ajoutent de volumineuses poulaines et un casque surmonté d'une gigantesque aigrette. L'un porte, comme un bouclier, une roue contre son flanc gauche et tient dans l'autre main une conque. C'est Vasudéva Krishna, l'Héraclès indien, dont Mégasthène, l'ambassadeur de Séleucos I^{er} auprès du roi indien Chandragupta, mentionne au III^e siècle avant J.-C. le culte dans la vallée du Gange, à Mathura aujourd'hui encore ville sainte du krishnaïsme. L'autre qui brandit un pilon et un araire stylisé est son frère Samkarshana. “le

laboureur". Ces monnaies sont d'un intérêt exceptionnel pour les indianistes à qui elles apportent les plus anciennes représentations connues de divinités hindouistes et un précieux témoignage sur les origines du vishnouisme, lorsque Vasudéva et Samkarshana, qui allaient être absorbés par Vishnu et devenir de simples incarnations de ce dieu, gardaient encore une personnalité distincte. Pour les historiens de l'hellénisme, elles soulignent la personnalité originale d'Agathocle, le seul roi grec qui, en Asie Centrale, ait accordé une reconnaissance officielle à des dieux étrangers en les faisant figurer sur ses monnaies, initiative que l'opportunisme politique ne suffit peut-être pas à expliquer. (Bernard, 1974, 110).

Quant au néo- shivaïsme, selon un processus analogue, il honore de plus en plus, en des liturgies extatiques, un dieu certes présent dans les *Védas* sous le nom de Rudra, mais fondamentalement non-aryen, dans les suites du Néolithique de Mohenjo-daro (Tarn, 1966, p.172).

Les découvertes des archéologues apportent des précisions inappréciables sur le rôle de Shiva. Et ici il faut s'arrêter un instant sur les hautes satrapies avant d'en revenir à l'Inde.

La Bactriane est peu atteinte par le shivaïsme, sinon tardivement (à partir de Vima Kadphisès) comme le montrent les monnaies des premiers Kouchans (Staviskij, 1986, p.229, n. 104) qui portent l'effigie du dieu (cf. *infra*). Des témoignages existent aussi dans les arts plastiques, qui montrent des scènes typiquement shivïtes (Staviskij, p. 268-70) : ainsi, à Dil'Berdzin, un temple, au Nord-Ouest de la ville, comporte d'abord des restes de peintures murales figurant deux jeunes hommes avec des chevaux blancs, (les Ashvins, peut-être identifiés avec les Dioscures); mais, après des remaniements importants, apparaît dans le *pronaos* un décor peint de caractère nettement shivaïte, avec en particulier le couple divin Shiva-Parvati monté sur un zébu.

Jusqu'ici on n'a encore que des symboles du dieu, dont la représentation sur les monnaies est peut-être l'objet d'un tabou. Il apparaît

en personne sous les Kouchans, avec une évolution assez claire (Tarn, 1966, p.402) :

- sous Vima Kadphisès, il est le seul dieu à figurer au revers, signe d'un monothéisme exigeant;
- sous Kanishka Ier et sous les Houvishka, s'introduisent au contraire des divinités syncrétiques assez variées;
- mais, avec Vasudeva Ier, Shiva est à nouveau la seule divinité protectrice sur les monnaies et, de surplus, il relève d'un type iconographique différent: "on passe d'un panthéon syncrétique composé de divinités diverses à un culte monothéiste, celui du Shiva indien" (Tarn, 1966, p.40).

La situation est bien différente dans l'Inde, où la documentation est beaucoup plus riche. Les monnaies des souverains gréco-indiens révèlent l'importance du dieu Shiva dans leur idéologie qui est - par nécessité incontournable - consensuelle, donc de compromis.

Considérons d'abord un monnayage de Pushkalavati (Tarn, 1966, p. 135-136), "la cité des lotus", capitale du Gandhara, site cardinal qui était sans doute, dans l'Antiquité, à la jonction des rivières Swat et Kaboul. Il porte des effigies syncrétiques : le taureau - emblème millénaire du dieu - et la Tyché tourelée de la *polis*, selon un usage grec bien établi à époque hellénistique. Une glose d'Hesychius offre au reste un intérêt exceptionnel. Γάυσαπος ὁ ραυποxpάρηç nap' 'lvçoiç ("le maître du taureau chez les Indiens").

Des monnaies de Nagara, alias Dionysopolis, qu'il faut peut-être identifié avec la Nagarahara actuelle, près de Jalalabad, à la frontière de l'Inde, ont permis à W. Tarn (1966, p.158-9) une analyse très subtile. Il y a deux types dans les émissions de Pantaléon et d'Agathoclès:

- monnaies de cupro-nickel et monnaies de bronze circulaires (légendes en grec): **Buste d'un Dionysos jeune (R/ Panthère).**
- monnaies de bronze carrées (légendes bilingues): **Jeune fille,**

vêtue à l'indienne, et dansant, une fleur de lotus à la main (R/ Panthère).

Le premier type s'adresse aux habitants grecs; il nést en rapport qu'avec le seul Dionysos grec et correspond, selon toute vraisemblance, à un culte spécifique du jeune dieu importé par les fondateurs de cette cité qui porte son nom. Mais le second type associe la même panthère à une *dancing girl* qui évoque un culte indien dans la cité. L'ensemble du monnayage a donc un caractère synthétique marqué.

L'étude des monnaies des rois gréco-indiens donne plus de consistance aux traditions rapportées par des textes littéraires. Elle montre que l'équation Shiva = Dionysos faisait bien partie, dans l'Inde, d'un imaginaire commun au groupe dirigeant gréco-indien et aux indigènes. Imaginaire qui est, en partie, le résultat d'une volonté délibérée de syncrétisme que l'on constate dans bien d'autres effigies, comme le Zeus à l'éléphant qui est l'un des plus signifiants, puisque les plus arbitraires. Ce qui fait cependant la spécificité du cas Dionysos / Shiva, c'est que l'arbitraire inhérent à tout syncrétisme est réduit au maximum:

- il y avait assez de rapprochements possibles - empruntés par exemple au caractère non-urbain, à l'habitat montagnard, aux vêtements et à l'attitude des desservants. - pour qu'ils jouent le rôle d'embrayeurs pour la production de signes suffisamment nombreux et cohérents pour persuader, condition nécessaire pour que la persuasion soit renforcée par des représentations plastiques, telles celles des monnaies.
- beaucoup plus largement, Dionysos et Shiva représentent deux formes bien spécifiées d'un même archétype, remontant sans doute au début du Néolithique, quand les communautés humaines se sont organisées en agglomérations villageoises et que ville et territoire se sont donc séparés, sans que cela aboutisse évidemment à une scission totale. Dans le panthéon s'opposent désormais les divinités des agriculteurs / pasteurs,

garantes de toutes prospérités liées à la fécondité et à la fertilité, et les divinités de la nature sauvage qui incarnent les forces de la Nature, les plus intimes et les plus violentes: déités qui dansent, qui s'enivrent, qui se livrent à la possession enthousiastique. A côté de déesses-filles (type Artémis la danseuse), les jeunes dieux tiennent pleinement leur partie dans ce chœur. Dionysos et Shiva sont bien différents (Shiva n'a pas de parents, puisqu'il est son propre créateur, tandis que Dionysos est, jusque dans son nom, un "enfant divin" ou "un enfant de Zeus"). Ce qui ne contredit nullement qu'ils correspondent aux mêmes besoins fantasmatiques, qui sont de se rassurer, par la création de beaux mythes et de liturgies effrénées rapportées à un jeune dieu que je dirai complémentaire, puisqu'il complète le reste du panthéon, le plus souvent par la puissance créatrice de l'inversion : un dieu qui annexe les forces les plus incontrôlables et qui n'en est pas moins "le Favorable" (on sait que tel est le sens du nom de Shiva).

Ainsi se complète, à mes yeux, la vision des dieux naturistes des premières sociétés: d'une part les dieux de l'élevage et de la mise en culture, qui aident l'homme dans sa rude quête de nourriture; d'autre part, des dieux du sauvage et qui ensauvent les hommes, tout en leur permettant de s'insérer dans un cadre naturel en apparence plus violent et moins propice: tels sont ici Dionysos et Shiva, en Scandinavie les Géants qui règnent sur la glace et la neige...

Que cette imaginaire contrasté et même double reste bien vivant en nous, c'est ce que montre, par exemple, la *pub* que vient de sortir le Conseil régional de Franche-Comté : les beaux champs orthonormés, agrémentés de quelque bétail, surmontés d'un arc-en-ciel qui introduit la communication avec les cieux, s'insèrent entre deux vues fascinantes des montagnes : les forêts enneigées et les torrents rapides...

On voit bien où je veux en venir : Dionysos n'avait pas besoin de venir dans l'Inde. Il y était déjà...

REFERÊNCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- BERNARD, P. Ai Khanoum ville coloniale grecque. *Les dossiers de l'archéologie*, n.5, p. 99 ss, 1974.
- DANIÉLOU, A. *Shiva et Dionysos: la religion de la nature et de l'Eros de la pré-histoire a l'avenir*. Paris: Fayard, 1979.
- KARTTUNEN, K. *India in early Greek literature*. Helsinki, 1989.
- STAVISKIJ, B.Ja. *La Bactriane sous les Kushans*. Paris, 1986.
- TARN, W.W. *The Greeks in Bactria and India*. Cambridge, 1966.